

RUTH PEREZ LOPEZ

**LE VICE
C'EST LE CAILLOU**
Expériences de la rue à Mexico

Traduction des récits de vie : Camille Dufour

Photos : Philippe Ruel / StigmatPhoto

GINKGOéditeur

Le phénomène des enfants des rues acquiert de la visibilité dans les médias au début des années 80. Des photographies d'enfants sniffant de la colle ou dormant sur les trottoirs des grandes villes d'Amérique latine sont diffusées dans le monde entier et alertent l'opinion publique. On dénonce les conditions déplorables dans lesquelles ils vivent, on souligne sans retenue leur vulnérabilité. À cette même époque, on apprend qu'au Brésil ces enfants sont la cible des escadrons de la mort. Financés par des commerçants et des hommes politiques, ils « nettoient » les rues en assassinant les enfants considérés comme des nuisances. Des institutions et des organismes d'assistance se constituent alors pour leur venir en aide et dénoncer la situation. Au Mexique, la première institution est fondée en 1978 par un prêtre, le Père García Durán, dit « Chinchachoma ».

Face à cette pression médiatique, les pouvoirs publics sont contraints d'agir mais adoptent une attitude souvent contradictoire. Bien qu'animés d'une certaine compassion et soutenant des programmes d'aide à l'insertion et de protection de l'enfance, ils demeurent avant tout soucieux du maintien de l'ordre et du contrôle des espaces publics. Ces enfants qui pour survivre s'adonnent à des activités informelles ou illégales sont perçus comme des délinquants et traités comme tels. On tente de corriger leur comportement en les enfermant dans des centres de détention pour mineurs. Perçus comme des victimes du système

Le vice c'est le caillou

économique et social ou au contraire comme une menace, ils sont stigmatisés et leur parole n'est pas prise en compte.

Ainsi, vers la fin des années 80, les enfants des rues deviennent un sujet d'étude pour les chercheurs en sciences sociales. Les premiers débats portent sur la terminologie, les facteurs à l'origine du départ du foyer familial ou les carences dont ils souffrent. Le sociologue Riccardo Lucchini¹, parmi les premiers publiés en langue française, cherche à rompre avec les stéréotypes en présentant les enfants des rues comme des sujets autonomes interagissant avec leur milieu. D'autres études viennent par la suite enrichir les débats en offrant une analyse différente de la situation. Néanmoins, malgré leur large diffusion, les représentations sociales liées aux enfants des rues n'ont pas beaucoup évolué.

Voilà maintenant plus de huit ans que je m'intéresse à la situation des enfants et des jeunes qui vivent dans les rues de Mexico, en tant qu'éducatrice bénévole au sein de plusieurs institutions et en tant qu'ethnologue. Après avoir mené une recherche sur les ressources mobilisées par les mineurs pour habiter la rue, j'ai souhaité savoir ce qu'étaient devenus les « anciens », ceux qui avaient entre 8 et 14 ans dans les années 80. Je suis donc allée à leur rencontre et je les ai invités à me raconter leur vie pour tenter d'identifier les événements qui avaient provoqué une nécessité de changement ou, à l'inverse, une préférence pour la vie de la rue. En recueillant leur témoignage,

1. LUCCHINI, Riccardo. *Enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue*, Genève-Paris, Librairie Droz, 1993 et *Sociologie de la survie: l'enfant dans la rue*, Paris, PUF, 1996.

Introduction

je souhaitais saisir leur point de vue, dégager le sens qu'ils donnent à leur existence. Apparaîtrait dès lors la différence entre les conceptions objectives de la pauvreté et de la marginalité – définies en fonction de critères de revenus, d'emplois et de logement – et les conceptions subjectives de cette population.

Au départ, je souhaitais interroger des adultes de plus de trente ans qui avaient passé leur enfance dans la rue. Je pensais trouver des informations dans les archives des organismes d'assistance. Mais, malheureusement, il n'existe que de très rares registres sur les individus de plus de 20 ans. De plus, étant donné la mobilité des populations vivant dans la rue, il est difficile d'enregistrer leurs trajectoires ou de mettre en place des outils de suivi. J'ai donc arpenté les rues de plusieurs quartiers, notamment celui de *Doctores*, un quartier populaire réputé dangereux, où les habitants semblent apprécier l'ambiance de la rue. Seule ou accompagnée d'éducateurs, je tentais d'identifier des individus susceptibles de répondre aux critères d'âge que je m'étais imposés. J'ai rapidement rencontré certaines connaissances, des jeunes que j'avais croisés quelques années auparavant dans les centres d'accueil ou dans la rue. L'un d'eux, qui avait 17 ans à l'époque, sortait tout juste de prison. Son aspect physique s'était détérioré, sa voix était devenue plus grave, son corps moins frêle. À 21 ans, il lui manquait déjà plusieurs dents. Sa situation n'avait pas vraiment changé. Il avait tout de même une expérience en plus : celle de la prison. J'étais ravie de le voir, il se souvenait de moi. On a échangé quelques mots puis il est reparti.

J'ai finalement réalisé des entretiens auprès de six hommes, âgés de 26 à 40 ans. Plusieurs rencontres

Le vice c'est le caillou

échelonnées sur quelques semaines ont été nécessaires afin d'obtenir les histoires les plus complètes possibles. Pour faciliter leur travail de mémoire et les préparer à cette rétrospection, je leur ai proposé de réaliser une frise chronologique. À chaque fois, nous inscrivions sur une grande feuille de papier les événements marquants, évoqués lors de l'entretien. Cette technique permet d'identifier les faits importants d'un parcours de vie et contribue à éclaircir des récits parfois embrouillés et parcellaires. À chaque nouvelle rencontre, les frises leur permettaient de revenir sur certains points, de faire des ajouts, d'apporter des précisions et même des modifications. Certains se sont sentis à l'aise dès la première séance et prenaient plaisir à raconter leurs souvenirs. D'autres, au contraire, ne souhaitaient pas se remémorer certains épisodes douloureux de leur vie. Omission volontaire ou inconsciente, le passé se dérobaît. Je pense notamment à Manuel, qui a modifié son âge au cours de la deuxième séance et n'a dévoilé le motif d'une incarcération qu'au cours de la troisième. Témoignage écrit de ce qu'ils avaient vécu, la frise se précisait au fur et à mesure, rappelant les souvenirs à la mémoire et révélant des passages obscurs du passé.

Voici quelques-uns des récits de vie qui m'ont été confiés. Tous mes interlocuteurs ont accepté de me faire confiance quant à l'usage que je ferais de leurs propos. J'ai donc veillé à les protéger en assurant leur anonymat (en changeant les noms notamment) et en masquant certaines informations qui risquaient de les compromettre. J'ai aussi pris la liberté de modifier le nom des organismes d'assistance avec lesquels ils ont été en contact. Ces récits ont bien entendu fait l'objet d'un travail de réécriture. Certaines phrases ont été supprimées, certains paragraphes raccourcis, mais

